

Jo Croissant

La  
**f**emme  
ou le sacerdoce du cœur

Éditions des Béatitudes

« L'heure vient, l'heure est venue où la vocation de la femme s'accomplit en plénitude... » (Vatican II)

Simplement, chaleureusement, humblement, une femme s'adresse ici à des femmes. Elle leur confie ce qu'elle a pu partager oralement à des milliers d'entre elles en entretien ou lors de conférences. Beaucoup ont été éclairées, pour vivre d'une façon nouvelle et pleine la spécificité et la beauté de leur identité propre, et prendre ainsi leur vraie place dans leur foyer, dans l'Église et dans la société. Elle les invite à réaliser ce que chacune est appelée à être : fille de Dieu, épouse du Christ, mère des hommes, de l'humanité.



Publié dans sa première édition sous le titre de *La femme sacerdotale* et traduit en quinze langues cet ouvrage s'est déjà vendu à plus de 90 000 exemplaires dans le monde. Destiné à toutes les femmes, il pourra cependant aider plus d'un homme à comprendre le mystère de la femme...

*Jo Croissant est l'épouse d'Éphraïm, fondateur en 1974 de la Communauté catholique des Béatitudes. Elle prêche des retraites en France et à l'étranger.*

Lors de ses précédentes éditions, ce livre est paru sous le titre de  
*La Femme sacerdotale ou le sacerdoce du cœur*

Ce livre vous a plu,  
vous pouvez, sur notre site internet :  
donner votre avis  
vous inscrire pour recevoir notre lettre mensuelle d'information  
consulter notre catalogue complet, la présentation des auteurs,  
la revue de presse, le programme des conférences  
et événements à venir ou encore feuilleter des extraits de livres :

[www.editions-beatitudes.fr](http://www.editions-beatitudes.fr)

EAN Epub : 978-2-84024-857-6

© Éditions des Béatitudes

Société des Œuvres Communautaires, 1992

Couverture : © Éditions des Béatitudes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ténèbres, élever ou abaisser, féconder ou stériliser.

## **Ish et isha**

Dans toutes les langues la racine du mot homme et femme est différente comme s'ils n'étaient pas de même essence. Seul l'hébreu emploie deux mots de même racine soulignant la complémentarité.

L'homme se dit *ish* : *aleph-yod-chin*,  
et la femme *isha* : *aleph-chin-hé*.

Quand l'homme et la femme s'unissent dans l'amour, ils rendent présent *yod-hé*, deux des lettres qui constituent le nom de Dieu : *Yah*.

Où sont amour et charité, Dieu est présent.

Dans le mot homme, se trouve la lettre *yod* qui symbolise la main de Dieu posée sur lui et l'appelle à se souvenir que dans cette main, de la terre (*adama*) dont il a été tiré, il a été façonné. L'homme ne fera rien de bon s'il ne reste sous cette protection. Il doit se maintenir dans l'humilité.

Quant à la femme, c'est la lettre *hé* qui la distingue, lettre du souffle spirituel, que l'on trouve deux fois dans le tétragramme sacré (qui en hébreu, est composé par les quatre lettres *yod hé vav hé* et retranscrit en français par *Yavhé*), ce qui la prédispose à une compréhension plus immédiate du spirituel. Dans sa relation avec l'homme, elle doit le faire entrer plus profondément dans la présence de Dieu, éveiller en lui le désir de le connaître, de le servir et de l'aimer.

Cependant, cette prédisposition au spirituel, cette sensibilité affinée au monde intérieur, si elle n'est pas orientée dans le bon sens, peut faire d'elle un instrument de choix entre les mains de l'« ennemi ».

Tous deux ont en commun les lettres *aleph-chin* qui signifient

*ech*, le feu.

Si donc l'homme et la femme perdent leur identité, s'ils oublient à la fois l'humilité et la prière, il ne reste plus que *ech*, le feu de la destruction. S'ils éliminent la présence de Dieu au milieu d'eux, ils ne peuvent que se détruire. Car toute relation doit être trinitaire si elle ne veut pas être soumise au jeu de la domination de l'un par l'autre. Actuellement, la relation de l'homme et de la femme passe par une crise profonde. Quand Dieu n'est pas le fondement de l'union, celle-ci est impossible. Il ne reste plus que le feu de la passion et des passions qui les détruisent.

Il est bien évident que lorsque nous évoquons les récits de la Genèse, ce n'est pas pour nous appuyer sur des faits historiques mais parce que le contenu du livre inspiré est vrai, que les images, le verbe qui s'y déploie est fondateur et organisateur de notre pensée. Fréquenter la Bible, c'est retrouver ses racines mais c'est aussi se guérir, se restructurer. L'étymologie dans le texte original nous permet de plonger aux racines profondes.

Dans le texte que nous avons cité, il est écrit que mâle et femelle il les fit, *Zarakh veNekeva*.

Homme, *zarar*, signifie se souvenir, rendre actuelle la chose dont on fait mémoire, à la fois dans la mémoire génétique mais aussi dans la liturgie.

Autrement dit l'homme, le mâle, célèbre l'œuvre créatrice de Dieu en étant géniteur et en célébrant le culte.

Son corps et son esprit sont façonnés pour la lutte et la conquête de la terre, afin que conformément à sa vocation première il puisse en être le seigneur et le roi.

Dans sa fonction première, l'homme a un rôle de l'ordre du sacerdoce, il rend présent ce qui vient d'ailleurs, de Dieu. C'est lui qui porte la responsabilité de la présence de Dieu dans sa

maison, qui est l'officiant du culte familial en même temps que le garant de la bonne marche matérielle et des relations avec l'extérieur.

Dans le judaïsme, c'est lui qui est chargé de l'observance des six-cent-treize commandements, pour être sans cesse ramené à Dieu par l'accomplissement de la loi à travers des préceptes très concrets.

Femme, *nekeva*, signifie creux, réceptacle, créer un espace intérieur.

Son corps est tout en souplesse et en tendresse. Il est fait pour accueillir, pour consoler, pour donner la vie.

Elle va être le réceptacle de l'amour de Dieu, de la Parole de Dieu, appelée à l'image de la Vierge Marie à la « *méditer dans son cœur* » plus qu'à la proclamer. Elle est plus spirituelle, plus religieuse par nature et de ce fait elle est dispensée de l'observance des six cent treize commandements. C'est elle qui est l'âme de la maison, qui est responsable des relations à l'intérieur de la famille en ayant le souci de chacun. Elle répond de ceux dont elle a été le réceptacle.

L'homme et la femme ont été créés pour la communication, la communion dans l'amour à l'image de La Trinité. Leur profonde différence crée une profonde attirance en vue d'une complémentarité harmonieuse.

L'un se caractérise par la puissance et l'agir, l'autre par la présence et l'être, et la puissance de l'homme ne peut se réaliser que dans la femme, morphologiquement d'abord, mais aussi dans tous les autres domaines.

La femme est tirée de l'homme, mais l'homme naît de la femme.

Un jour saint Ephrem ermite et diacre du IV<sup>e</sup> siècle, premier chantre de la femme en Marie, demanda à Dieu la grâce d'être

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

par des regards sans espérance. Combien de Mozart ont ainsi été assassinés ?

## **L'adolescent et la peur du regard des autres**

L'enfant n'a pas de regard sur lui-même, c'est ce qui lui donne son innocence, il se voit dans le regard de ses parents. C'est en grandissant qu'il commence à percevoir celui des autres sur lui, beaucoup moins tendre que celui de ses parents, beaucoup moins indulgent. Il est même parfois impitoyable. Il suffit de voir comment les enfants entre eux peuvent être cruels ! Petit à petit, il se voit à travers le regard des autres, et il l'identifie au sien. Il ne sait plus vraiment qui il est. Il n'est plus libre.

C'est à ce moment que naissent les complexes. L'adolescent a honte de lui, honte de sa famille, il voudrait être autre, il se cache derrière une mèche de cheveux, un pull trop grand ou un air supérieur. Il a du mal à s'accepter tel qu'il est, et il essaie de se conformer à l'image qu'il voudrait que les autres aient de lui, ou de se couler dans le moule pour passer inaperçu afin qu'on le laisse en paix.

Il est vrai que cette période de l'adolescence est une épreuve. On change de corps, on change d'identité et on est complètement dérouté, insécurisé de ne plus être sous le regard bienveillant de ses parents et de devoir affronter l'hostilité ambiante alors qu'on ne sait pas encore qui on est.

Ce qui est dramatique, c'est que la plupart du temps on ne dépasse pas cette étape. On reste toute sa vie prisonnier du regard des autres. Les choix, les décisions les plus importantes sont prises en fonction de l'entourage, pour ne pas risquer de peiner, de choquer, pour ne pas affronter l'incompréhension, et cela paralyse ou accule à des attitudes extrémistes, purement réactionnelles, qui ne correspondent pas à l'être véritable,

laissent insatisfaits et ne donnent pas le bonheur. Cette peur de ce que les autres vont penser, la peur d'être incompris ou que les paroles, les actions soient mal interprétées, stérilise totalement. Certains réagissent par la provocation à cette oppression du regard des autres, et prennent un malin plaisir à choquer, pour prouver qu'ils sont au-dessus de tout cela, mais ils ne posent pas pour autant des actes libres et libérateurs.

Pour d'autres, c'est leur propre regard qui les condamne, et qui les paralyse. Ils sont terribles avec eux-mêmes, sans aucune indulgence pour leur faiblesse. En réalité, ils sont dépités de n'être pas parfaits et leur sentiment d'infériorité n'est qu'un orgueil qui se cache, un désir inavoué d'être quelqu'un de bien pour être reconnu ou tout simplement être aimé.

Le désir d'être aimé est le moteur secret et inconscient de tous nos actes.

Ce n'est pas un hasard si le second commandement nous demande d'aimer notre prochain comme nous-mêmes car nous avons un mal fou à nous aimer tels que nous sommes. Or nous ne pouvons accueillir l'autre que si nous nous acceptons, si nous avons accueilli le regard de Dieu sur nous et reçu son amour.

C'est exactement le témoignage de Pascale :

J'ai vécu mon enfance dans la crainte, blessée par une sœur jumelle qui me dépassait et m'écrasait sur tous les plans. J'étais de santé très délicate et à l'adolescence j'étais plutôt garçon manqué. Je jouais plus facilement à des jeux de garçon. Les années de pension n'ont rien arrangé, au contraire et j'acceptais mal ma féminité (toujours en pantalon, je ne pouvais jamais mettre de jupe). J'étais d'une timidité maladive, hypersensible, émotive à l'excès, enfin mal dans ma peau. Je voulais sans cesse vivre ailleurs que là où j'étais. Mon humeur était très changeante, surtout avec le temps.

En 1981, le Seigneur s'est manifesté fortement à moi, la veille de Pâques, en discutant avec une amie (et après que j'eus laissé tomber l'Église

pendant quelques années). Mon cœur s'est rempli soudain d'une grande paix, d'une grande joie, tout est devenu différent. Le lendemain, je quittais définitivement les pantalons pour me mettre en jupe, ma timidité a été guérie sur le coup. Plus de complexes non plus, je me suis sentie tellement aimée de Dieu que tout a été guéri en moi. Je me suis sentie femme et vraiment heureuse de l'être, heureuse d'être là où j'étais, guérie de cette instabilité permanente, de cette trop grande émotivité, hypersensibilité ; je rends grâce au Seigneur pour cette nouvelle naissance qu'il a opérée en moi.

À partir de cette période je me suis tellement sentie aimée de Dieu que tout est devenu accessoire. Le Seigneur a développé en moi le besoin de donner la vie en adoptant des enfants, en accueillant selon son cœur des gens blessés, en donnant la vie spirituellement aussi.

Autrefois je faisais mille et une choses qui étaient des fuites, des échappatoires (ski, planche à voile à l'excès). À présent je suis comblée au-delà de ce que je pouvais imaginer, et je suis la plus heureuse des femmes ne cherchant plus qu'à vivre selon le plan de Dieu.

Rares sont les êtres vraiment libres, libérés du regard des autres, que ce soit dans leur façon d'éduquer les enfants, dans leurs relations en société, dans le travail ou dans les loisirs.

Combien de femmes ont été acculées à l'avortement, poussées par leur entourage ?

Combien de jeunes filles ont sacrifié leur virginité pour être comme tout le monde ?

Il suffit de s'attarder à la sortie des lycées pour voir le peu d'originalité des tenues vestimentaires des adolescents, et combien ils sont prisonniers de leur uniforme.

Il faut beaucoup de courage et plus encore à la femme pour affronter le mépris des autres qui la prennent pour une attardée ou la regardent comme une bête curieuse si elle a l'imprudence de ne pas foncer tête baissée dans les idées du jour.

## **La merveilleuse liberté des enfants de Dieu**

Et pourtant, nous sommes appelés à la merveilleuse « liberté

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# I

## **Un immense besoin d'aimer inassouvi**

### **De fille, devenir épouse**

**C**e n'est que quand la fille est devenue femme, c'est-à-dire quand son corps, son cœur, son psychisme sont prêts pour le don, qu'elle peut envisager d'être épouse.

Psychologiquement, c'est le père qui aide l'enfant à se dépasser, à sortir du cocon maternel où il cherche sa sécurité, c'est lui qui donne confiance en soi et le courage d'affronter les obstacles et d'entrer dans le monde des adultes. S'il manque à sa mission soit en laissant l'enfant à la surprotection de la mère, soit en attendant de lui plus qu'il ne peut donner et en le mettant sans cesse face à son incapacité, son fils aura du mal à devenir homme, et sa fille restera la « petite fille » obéissante ou révoltée mais ne deviendra pas une femme.

C'est pourquoi il est si important pour chacun de vivre cette relation authentique avec Dieu le Père qui, comme nous l'avons vu, permet à chacun d'être ce qu'il est en vérité, sans complexes ni agressivité. Si la fille n'est pas devenue libre, elle n'est pas vraiment prête à devenir épouse. N'ayant pas pris ses distances par rapport à l'homme, elle ne peut pas être un véritable vis-à-vis. Elle risque fort de passer de la petite fille obéissante qui se conforme à ce que l'on attend d'elle pour faire plaisir à ses parents, à la femme totalement dépendante de son mari. Dans cette relation, que deviendra son désir insatiable d'aimer ?

## **Car l'épouse est celle qui aime**

La femme est par nature assoiffée d'amour. Elle a des idées merveilleuses sur le mariage, les relations entre les êtres, et elle est complètement déroutée quand la réalité ne correspond pas à ce qu'elle avait imaginé. C'est pourquoi elle doit découvrir les sources que Dieu a mises en elle pour les assumer dans sa vocation de femme, et retrouver sa vocation d'épouse qui est constitutive de son être.

La vocation de la femme est vraiment une vocation magnifique. Être épouse, c'est avant tout aimer. Épouser, c'est sortir de soi-même pour se donner à l'autre. Mais on ne peut donner que ce que l'on a, ce que l'on est, et si notre être n'est pas achevé, accompli, habité par cette présence de Dieu qui fait sa plénitude, il reste toujours dans l'attitude de l'attente et non dans celle du don.

Jean-Paul II fait consister la véritable dignité de la personne dans le don désintéressé d'elle-même aux autres. Et toute notre vie n'est-elle pas ce chemin d'amour qui part de l'amour de soi pour aboutir à celui totalement désintéressé pour l'autre, de l'amour qui reçoit à celui qui se donne. Il connaît des degrés et nous sommes invités à entrer dans cette aventure de l'amour qui s'approfondit, s'intensifie, se purifie, jusqu'au plus haut degré qui est de donner sa vie pour ceux qu'on aime.

C'est toute une progression qui se vit à chaque étape, en tant que fille, épouse, et mère.

La fille est toute tendue dans l'accueil du regard de Dieu, de l'amour de Dieu, parce que c'est lui qui donne la vie, qui façonne l'être. Quand celui-ci est constitué, il peut entrer dans une relation avec l'autre, et s'esquisse déjà le don à l'autre.

Dans le Cantique des Cantiques les premières paroles de la Bien-aimée sont : « *Mon bien-aimé pour moi* », et il est vrai que

lorsqu'on rencontre l'être aimé on désire « le bien-aimé pour soi ». L'amour est d'abord captatif, on essaie de tout ramener à soi, mais au fur et à mesure qu'il s'approfondit, cela devient : « *Mon bien-aimé pour moi et moi pour lui* » (Ct 2, 16). C'est l'amour partagé, qui reçoit et se donne. De degré en degré, on s'élève ainsi à un amour purement oblatif.

C'est réellement dans la grâce de la femme d'aimer. Cependant, c'est à l'homme que cela est demandé comme on le voit dans l'épître aux Ephésiens (5, 25) : « *Maris aimez vos femmes* », mais on n'a jamais dit aux femmes : « *Aimez vos maris* ». C'est tellement naturel. La femme est amour dans sa constitution même, elle est toujours là, toujours présente, toujours dans cette attente.

## **La déception**

Le cœur de la femme est un abîme, il peut être rempli infiniment ; mais si elle est centrée sur elle, c'est une catastrophe ; elle sera toujours dans cette quête incessante, recherchant avec avidité l'amour partout où elle croira le trouver.

Cette quête affective jamais assouvie peut la conduire à une déception profonde, à une véritable crise d'identité. Et pourtant, c'est en aimant qu'elle trouve son plein épanouissement, qu'elle attire l'amour et qu'elle devient aimable. Tout en elle est fait pour recevoir l'amour et pour le donner et en récolter le fruit. Elle porte en elle la puissance la plus extraordinaire qui soit, et trop souvent elle gaspille ce bien, en restant centrée sur elle-même, en attendant de recevoir avant que de donner, et elle étouffe ce don précieux qui lui est propre.

Comment est-il possible à l'épouse de se situer dans une relation juste à l'égard de son époux ? Comment peut-elle réaliser sans se perdre cet immense besoin d'aimer qui est en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rapports mutuels, et qui engendre la paix ; du cœur de la femme, elle doit se diffuser sur toute la famille et dans la société.

Il n'est certainement pas dans la volonté de Dieu que la femme se refuse à l'homme, ni qu'elle tombe sous son pouvoir. Elle doit toujours garder sa dignité et imposer le respect par sa grandeur d'âme, tout en se donnant selon l'ordre divin.

La soumission n'est concevable que si notre vie n'est plus à nous-mêmes mais à Dieu, si nous lui en avons fait le don, dans l'oblation qui rejoint la soumission de Jésus à la volonté du Père, dans la certitude que tous nos cheveux sont comptés, qu'il est le maître des événements, et que rien ne peut nous arriver sans sa permission. C'est un acte de foi en l'Incarnation, en la toute-puissance de Dieu sur le cœur de l'homme. Jésus ne nous a-t-il pas montré le chemin ? Lui le fils de Dieu s'est soumis à des créatures humaines.

Il est toujours très intéressant de voir comment Jésus a réagi dans des situations bien particulières pour en tirer une règle pour notre propre vie. Nous le voyons avec ses parents dans le recouvrement au Temple : « *Il redescendit alors avec eux à Nazareth et il leur était soumis.* » (Lc 2, 51) Il est parlé de la soumission de Jésus à ses parents au moment même où ils n'ont pas compris ce qui se passait. Ils ont été dépassés par la situation. L'Évangile dit : « *Mais eux ne comprirent pas la parole qu'il venait de leur dire.* » (Lc 2, 50) Malgré cette incompréhension, il leur était soumis.

Pour nous, c'est une école car nous voulons bien nous soumettre, mais à condition que la personne à qui nous nous soumettons ait raison. Nous voulons bien nous soumettre à quelqu'un d'intelligent, à quelqu'un qui ait fait le tour de la question, et à qui nous avons donné tous les éléments pour être bien sûrs qu'il ne va pas se tromper. Jésus nous montre le

chemin d'une soumission bien plus profonde puisqu'il s'est soumis à ses parents, alors qu'ils n'avaient peut-être pas saisi toute l'ampleur de sa mission. C'est un chemin pour nous apprendre à nous soumettre à la volonté de Dieu à travers des êtres qui sont limités, qui ne nous comprennent pas forcément ou qui sont aveuglés sur ce que nous sommes par permission de Dieu. C'est le moment où nous sommes provoqués à faire des actes de foi et d'espérance en la toute-puissance de Dieu sur le cœur des hommes, à croire qu'il utilise les faiblesses des autres pour travailler à notre sanctification.

Se soumettre, c'est se mettre sous la protection de l'autre. Quand la femme se soumet à l'homme, c'est à Dieu qu'elle se soumet à travers les limites de l'homme, dans l'espérance de la réalisation de sa volonté.

Si Dieu lui dit : « *Le désir te portera vers ton mari, et celui-ci dominera sur toi* » (Gn 3, 16), ce n'est pas pour se venger et la maudire, mais pour la sauver, pour lui donner un moyen d'entrer dans le plan du salut et de participer à la Rédemption de l'humanité. Cela fait partie des mystères divins qu'il est inutile d'essayer de comprendre avec notre seule intelligence, mais que l'on peut sonder en les vivant.

La soumission est une attitude d'humilité que la femme gardera dans chacune de ses relations. Elle enfantera ainsi dans la société cette disposition du cœur qui est profond respect de l'autre, et le contraire de la domination.

*« Quand les femmes sont soumises à leur mari, s'il arrive que certains refusent de croire à la parole de Dieu, ils seront gagnés, sans parole, par la conduite de leur femme, en ayant devant les yeux cette attitude pure et pleine de respect.*

*Femmes, ce qu'il vous faut, ce n'est pas seulement la beauté extérieure [...] mais au fond de vous-mêmes, une âme qui ne perd jamais sa douceur et son calme : voilà ce qui est précieux aux yeux de Dieu. C'est cela qui*

*faisait la beauté des femmes d'autrefois : elles qui espéraient en Dieu, étaient soumises à leurs maris. » (1 P 3, 1-5)*

L'identité de la femme ne réside pas dans ce qu'elle est capable de faire, car toutes les forces dont l'homme dispose se retrouvent de même dans la nature féminine, bien que dans des proportions différentes. C'est une question d'être profond, et la femme qui a des responsabilités dans la société, doit y être ajustée. Il est évident qu'elle ne peut pas travailler ni exercer de responsabilités de la même manière que l'homme. Elle doit les exercer comme une mère, non comme un chef qui organise et décide pour tout le monde, mais comme quelqu'un qui donne à chacun sa place et qui sait s'effacer devant ses enfants.

Et l'homme a besoin de la femme. C'est par elle qu'il donne sa pleine mesure, car elle seule peut féconder sa force virile. Qu'elle retrouve cette place d'aide à ses côtés et ensemble, ils pourront porter du fruit. La femme qui refuse la semence de l'homme et veut se suffire à elle-même se condamne à la stérilité, elle, mais aussi tout son entourage qu'elle paralyse en le privant de toute initiative.

L'expérience de Nathalie est éloquente :

Dans mon travail, beaucoup de choses ont changé depuis que j'ai retrouvé mon identité de femme et que j'ai accepté mon rôle auprès des hommes. Je suis Assistante de Direction, c'est exactement ce que j'ai toujours haï : assister, être dans l'ombre, ne pas avoir la paternité de son travail, ne pas être reconnu, servir. Je ne pense plus cela. Mon travail d'Assistante me permet de côtoyer des hommes de très haut niveau, de ceux qui sont sans cesse le point de mire de divers détracteurs, sans cesse jugés, sans cesse sur la sellette et jamais approuvés. J'ai compris que j'avais un rôle, féminin, d'approbation, de cohésion, d'encouragement mais aussi d'éminence grise. Cela m'est arrivé récemment. J'ai eu l'occasion de discuter avec un des membres de la Direction et lui ai donné mon avis sur certains problèmes. J'ai vu mon idée mise en œuvre peu après et sa paternité détournée. Peu importe. Quelle satisfaction de pouvoir jouer ce rôle discret : donner son énergie, voire sa matière, à une véritable machine

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'en avoir peur. Alors elle nous enrichit.

C'est guérie de cette peur que la femme pourra sortir d'elle-même et se donner véritablement dans l'amour.

La femme est son propre centre. Dans le don généreux et sans calcul de tout son être, elle est souvent blessée car il lui semble que son amour n'est pas reçu comme elle voudrait qu'il le soit. L'homme semble absent, préoccupé par des choses plus importantes, il ne perçoit pas toujours son attente, et quand il se tourne vers elle, elle s'est déjà refermée dans sa coquille pour se protéger.

« L'homme est entièrement absorbé par "sa cause" » lit-on dans *La femme éternelle*<sup>2</sup>. Sa vocation qui l'appelle à exercer une action sur le monde pour gagner « son pain », l'entraîne à attendre des autres une aide et une collaboration, ce qui le rend peu ouvert aux préoccupations d'autrui. Alors même que par ce travail il fait preuve d'amour envers les siens, dont il assure la subsistance, ce travail le détourne des siens dont il ne sait pas accueillir les attentes. Il est le plus souvent très dérouté par la femme. Il a du mal à suivre les méandres de sa psychologie. Plus simple, plus direct, il va droit à l'essentiel sans se perdre dans les détails et il ne comprend pas pourquoi soudain tout semble si compliqué, ni ce qu'on peut lui reprocher. L'importance des petites choses qui mettent un peu de douceur et de tendresse à la rudesse de la vie lui échappe plus facilement qu'à la femme qui perçoit immédiatement, comme Marie à Cana, les besoins et les souffrances des autres.

En effet elle entre spontanément dans des préoccupations qui lui sont totalement étrangères, parce qu'elle communique à celles de ceux qu'elle aime. Ses centres d'intérêt, elle les porte en son cœur au centre d'elle-même, au contraire de l'homme toujours sollicité par ce qui lui est extérieur. En fait ce sont deux

égoïsmes différents qui se rencontrent, celui de la femme ramenant tout à elle, et celui de l'homme préoccupé par ses œuvres. Pour l'un comme pour l'autre, la guérison est dans le don désintéressé de soi pour le bonheur de l'autre.

Au moment de l'épreuve, l'homme et la femme ne réagissent pas du tout de la même façon. L'homme se réalisant à l'extérieur, il a plus de ressources pour sortir de lui-même et assumer sa souffrance. Il oublie plus facilement en se donnant à fond dans le travail ou dans la création artistique. Les plus belles œuvres des artistes sont nées au sein des souffrances les plus terribles.

Quant à la femme, sa réalisation s'opérant à l'intérieur d'elle-même, quand elle est touchée en son centre, elle est anéantie, et il lui est beaucoup plus difficile de prendre de la distance par rapport à sa propre souffrance. Elle est soudain vidée de sa substance. La lutte intérieure qu'elle mène épuise toutes ses énergies et elle va parfois même jusqu'à se laisser mourir. Elle est épuisée et la moindre chose lui demande un effort considérable.

Il est écrit : « Elle sera sauvée par la maternité. »

Car la maternité physique ou spirituelle est la seule chose qui soit capable de la sortir d'elle-même, de la faire s'oublier pour ne plus penser qu'à ceux qui lui sont confiés. J'ai vu des femmes complètement anéanties par des situations qui les brisaient, trouver la force d'être debout pour continuer de se donner à leurs enfants.

### *La fusion des êtres ne laisse pas de place à Dieu*

Un autre danger guette l'amour des époux, c'est d'attendre l'un de l'autre ce que Dieu seul peut donner, pour la femme surtout, croire que l'amour de son époux peut répondre à toutes ses aspirations, et pour l'homme c'est une épreuve car il se voit

dans l'impossibilité de la combler. Ce désir de fusion ne laisse pas de place à Dieu. Il faut une distance, un espace pour le Seigneur qui rend l'amour fécond.

C'est dans l'union de tout son être avec Dieu qu'elle va devenir une épouse véritable. Sinon elle reste dans un état de dépendance affective par rapport à l'homme qui la fait terriblement souffrir, et la laisse toujours sur son rêve d'union parfaite. La tentation est grande alors de reporter sur les enfants ce désir de fusion et d'entretenir avec eux des relations de dépendance qui les empêchent de grandir.

Une autre source de malentendu est de croire que le mariage est un remède à la solitude ontologique. Il n'en est rien, car cette solitude est inhérente à la condition humaine, et ne peut être comblée que par la présence de Dieu. C'est une illusion qui peut entraîner une douloureuse déception chez les époux.

## **La vie consacrée**

« Jusqu'à l'infini j'ai besoin d'aimer » dit la petite Thérèse, et cela traduit bien l'abîme qui est dans le cœur de la femme.

Ce désir de la femme de se donner totalement à l'autre est pour elle un risque d'esclavage et aucun être humain ne peut recevoir un tel don. Dieu seul peut le recevoir sans que l'autre se perde. C'est donc, bien que cela semble paradoxal, la vie consacrée qui, conforme à l'aspiration de la femme, lui permet de trouver son parfait accomplissement. Mais la vie consacrée n'est pas l'apanage de la femme. En Christ on peut le dire, il n'y a plus ni homme ni femme, le consacré connaît la même plénitude.

Alors que nous partagions sur la grâce d'être épouse, une moniale m'ouvrit son cœur :

Quand j'ai découvert que le Christ était vraiment ressuscité, que ce n'était pas une légende ou un symbole, mais qu'il était vivant aujourd'hui, et qu'il m'aimait, je n'ai pu faire autrement que de lui consacrer toute ma vie.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

passer par elles pour annoncer « la bonne nouvelle » à ses disciples. Aujourd'hui plus que jamais, la femme a à prendre au sérieux sa mission dans ce monde sans Dieu où beaucoup d'illusions d'un monde meilleur se sont envolées, où l'on est en train de faire à tous les niveaux des constats d'échec. Elle doit proclamer que le Christ est vraiment ressuscité, que par sa victoire sur la mort, il a assumé tous nos échecs, et entraîner l'homme à prendre les armes spirituelles pour combattre le bon combat de la foi et devenir à son tour un témoin enthousiaste de la Résurrection.

---

<sup>2</sup> Gertrude Von le Fort, Foi Vivante, Cerf, 1952.

**MÈRE**

# I

## **Les femmes ne veulent plus enfanter**

« Quand je vois une croix couronnée de fleurs, je me dis toujours : voilà le symbole de la vie de la femme. Vie et vocation de la femme sont roses et croix à la fois. Cela signifie qu'elle doit vivre pour les autres, rechercher le bonheur des autres, même au prix de son sang<sup>1</sup>. »

### **Mère parce qu'épouse**

C'est en étant pleinement épouse que la femme devient pleinement mère. Il n'y a pas de maternité sans épousailles, sans union dans le don de soi et l'accueil de l'autre.

C'est là une grâce extraordinaire qui est faite à la femme de porter un enfant dans son sein, de participer d'une manière si intime à la Création en donnant de sa propre chair, de son propre sang. Tout son être est conçu en fonction de sa vocation à être mère. Le nier en portant atteinte à son rythme biologique, en voulant supprimer tout ce qui peut être handicapant dans la condition féminine, pour qu'elle puisse être l'égale de l'homme, revient à amputer gravement la femme jusque dans les zones les plus inconscientes de son être. C'est la rendre stérile. Or la femme est faite pour être mère, dans son corps et dans son âme. Elle ne peut trouver son plein épanouissement que si elle est fidèle à sa vocation. S'il ne lui est pas donné le bonheur de rencontrer un mari, elle peut avoir le bonheur encore plus grand de rencontrer son Seigneur, et d'épouser son Dieu. Alors elle n'enfantera pas charnellement mais spirituellement. Il est terrible de rester fille toute sa vie, de devenir une « vieille fille ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les contractions étaient de moins en moins espacées, sans résultat puisque le col ne s'ouvrait toujours pas. Au bout de huit heures de travail inefficace, j'étais totalement épuisée et sans force. Cela compromettait la suite de l'accouchement. À ma demande, on m'a donc fait une péridurale pour que je puisse me reposer un peu. Effectivement j'ai dormi, j'ai pu ensuite prier avec mon mari pour le bébé qui arrivait. Ça a été un répit extraordinaire. J'ai repris des forces et mon enfant a pu naître normalement, sans césarienne.

Cependant le choix de l'anesthésie systématique, que ce soit au moment de la naissance ou au moment de la mort, avant même de savoir ce que l'on va vivre, peut nous priver de quelque chose d'essentiel, cette adhésion à la vie avec son poids d'amour et de souffrance.

## **L'oblation et la fécondité**

L'homme et la femme d'aujourd'hui ne pourront retrouver le bonheur perdu qu'en retrouvant la grâce qui leur est propre, et en acceptant la souffrance et le sacrifice. La femme a perdu le sens du don d'elle-même, de l'oblation, fondements de sa fécondité. Il est urgent qu'elle redécouvre sa vocation, car le sort de l'humanité en dépend. En reniant sa grâce, et en refusant la souffrance et le sacrifice, elle s'est condamnée à la stérilité.

Au lieu de reconnaître que la souffrance est inhérente à la condition humaine, et d'une façon particulière à la condition féminine, nous essayons d'y échapper car tout en nous se hérissé à l'idée de souffrir et c'est bien naturel. Pourtant, même si nous n'aimons pas souffrir, il faut nous rendre à l'évidence qu'on ne peut échapper à la souffrance, et dans ce cas, autant essayer de la vivre de la façon la plus positive. Si nous tournons le dos à la croix, elle nous tombe dessus et nous écrase, tandis que si nous nous tournons vers elle pour l'embrasser, c'est Jésus que nous embrassons et nous en récoltons immédiatement le fruit joyeux, nous dépassons immédiatement la douleur pour nous unir au

Christ. Il est vrai que la condition de la femme n'est pas confortable, que ce soit dans son corps, dans la famille ou dans la société. En même temps elle a une capacité de souffrir étonnante, et c'est ce qui fait sa force. Cette capacité de souffrir est liée à sa capacité d'enfanter. Son accueil de la souffrance qui est compassion l'unit à toutes les souffrances qu'elle peut accueillir et donc offrir.

## **Une offrande joyeuse**

Ce qui est insensé humainement pour nos esprits cartésiens devient une réalité spirituelle extraordinaire, car le sacrifice n'est pas une mutilation, un désir masochiste de souffrir, il est une offrande joyeuse qui nous détache de ce qui passe et est voué à la mort, pour nous attacher à ce qui ne périt pas. Il n'est en aucun cas un renoncement pour du vent, mais il nous communique à l'instant même une joie surnaturelle, qui nous fait dire à la prière autour du feu le soir de la Résurrection :

« Le feu est la vie et la mort l'une dans l'autre, l'apparence qui se consume, et la substance qui paraît. Il est la mort des choses mortes et leur retour à la lumière. Feu de joie, souffrance et joie l'une dans l'autre, l'amour, c'est la joie de souffrir. » (Lanza del Vasto)

Ce qui meurt en nous par le sacrifice, c'est ce qui est appelé à mourir, et loin de nous détruire, cela fortifie et renouvelle notre être intérieur. La femme forte n'est pas celle qui impose sa loi, et devant qui les hommes tremblent, alors que finalement elle est dominée par ses passions. C'est celle qui, n'ayant plus de regard sur elle-même, trouve son bonheur à faire celui des autres, celle qui, étant détachée des choses qui passent et connaissant par ce fait même la vraie liberté, est tendue tout entière vers le royaume de Dieu pour y faire entrer tous les siens.

Quand Dieu dit : « *C'est l'amour que je désire et non le sacrifice* » (Mt 9, 13), il n'en supprime pas la valeur, il signifie

que le sacrifice pour le sacrifice ne lui est pas agréable, mais seulement l'amour qui l'a inspiré.

S'il ne s'accompagne immédiatement d'une plénitude, et s'il n'augmente en nous l'amour et la joie, il est alors suspect.

La joie du don, telle qu'on peut la voir portée à son sommet chez Mère Teresa, s'enracine dans un oubli total de soi, qui n'a rien à voir avec une attitude doloriste qui n'engendre que tristesse et désolation, et qui loin d'attirer les vocations, donnerait plutôt envie de fuir.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

reçu, il faut donner, se vider pour que Jésus puisse de nouveau nous remplir. C'est en donnant qu'on reçoit. C'est le mouvement de l'amour qui reçoit et qui se donne sans cesse.

En allant vers Élisabeth de la façon la plus désintéressée, Marie ne se doutait pas qu'elle allait recevoir la plus belle confirmation de ce qu'elle venait de vivre dans le secret avec son Dieu. Il en est de même pour nous. C'est au travers du don de nous-mêmes que Dieu se donne à nous, que nous recevons les réponses à nos questions, que nous sommes enseignés, formés, transformés.

Le cri d'Élisabeth est aussi une merveilleuse confirmation que l'attitude de Marie à l'Annonciation était la réponse exacte que Dieu attendait, et un encouragement pour nous à croire à la puissance de la foi.

*« Heureuse celle qui a cru, parce que les choses qui lui ont été dites de la part du Seigneur, auront leur accomplissement. » (Lc 1, 45)*

Que se serait-il passé si Marie n'avait pas cru, si elle n'avait pas adhéré immédiatement à la folie de Dieu, si elle en était restée à ce qui semblait raisonnable ?

*Cœurs lents à croire (Lc 24, 25)*, voilà ce que nous sommes. Voilà pourquoi nous tournons en rond pendant quarante ans dans le désert de nos vies sans arriver dans la Terre Promise. Nous ne croyons pas aux promesses de Dieu, et nous n'en voyons pas l'accomplissement. Les mystiques qui ont communié à l'agonie de Jésus sont unanimes pour dire qu'une grande partie de ses souffrances résidait dans le fait que les hommes ne sauraient pas recevoir les grâces qu'il leur achetait au prix de son sang.

Si nous savions le don de Dieu (cf. Jn 4, 10) si nous avons la Foi grosse comme un grain de moutarde (cf. Mt 17, 20), nous connaîtrions le bonheur, et nul ne pourrait nous le ravir.

## La Nativité

Le fruit de ce mystère est la pauvreté. Pour qu'ils puissent recevoir le cadeau le plus extraordinaire qui soit, Dieu commence par appauvrir Joseph et Marie, par les dépouiller. Tout était prêt à Nazareth pour accueillir l'enfant. On imagine avec quel amour Marie avait dû préparer chaque chose, coudre les petits vêtements, penser à chaque détail avec l'aide d'Anne sa mère. Et Joseph avait certainement fait un petit berceau et tout arrangé dans la maison pour faciliter les choses à la Sainte Vierge. Et voilà qu'un décret de César Auguste les oblige à tout laisser pour prendre la route pour se rendre à Bethléem en Judée, c'est-à-dire à plus de cent kilomètres de là. Quand une femme approche de la délivrance, elle aspire au calme, au repos, mais Marie a connu l'inconfort du voyage à dos d'âne au moment où elle aurait eu le plus besoin d'attentions, de délicatesse. Et au bout du voyage, il n'y avait même plus de place à l'hôtellerie. Elle avait souvent pensé au moment de la naissance dans son cadre familial, avec la présence de sa mère, et voici qu'elle se trouve au milieu d'étrangers. Ils ne reviendront pas à Nazareth avant plusieurs années puisqu'il leur faudra fuir jusqu'en Égypte pour échapper à la colère d'Hérode.

Les plus grandes grâces sont précédées des plus grands dépouillements. Pour recevoir Dieu lui-même, il fallait être pauvre de tout, pour qu'il soit le seul bien, l'unique trésor. Ainsi dans nos vies, le Seigneur nous dépouille de bien des choses superflues pour que nous ayons les mains libres pour recevoir l'essentiel. Mais quand il veut nous faire un cadeau royal, alors il nous dépouille même du nécessaire, du légitime. Et Dieu sait combien les désirs de la femme sont légitimes, combien il est tout à fait normal qu'elle désire plus d'attentions, plus de tendresse, plus de liberté d'action. Pourtant, il arrive que le

Seigneur lui demande de renoncer même à ce qui est légitime, non pas pour la brimer mais pour lui faire un don plus excellent, pour se donner lui-même et la combler parfaitement. Je ne pense pas que Marie ait eu un seul regard en arrière quand son enfant est né et qu'elle ait désiré être ailleurs que dans cette grotte de Bethléem.

Nous aimons bien tout prévoir, tout organiser pour maîtriser les situations et ne pas être pris au dépourvu. Et Dieu aime bien nous déstabiliser pour nous apprendre à nous abandonner, à mettre notre sécurité en lui. Il s'amuse à déjouer nos plans pour nous faire comprendre que c'est lui le maître de nos vies, et qu'il pourvoira lui-même à tous les détails.

## **La Présentation**

Dans le mystère de la Présentation de Jésus au Temple, il est très touchant de voir l'humilité de Joseph et de Marie qui ne se sont pas soustraits aux exigences de la Loi. Marie la toute pure s'est soumise à la loi de la purification. La mère de Dieu vient présenter l'enfant au Père.

C'est la mère qui donne la paternité, qui rend le père, père, en lui donnant l'enfant. Certaines mères ont tellement peur que le père traumatise l'enfant ou qu'il ne sache pas s'y prendre et le blesse, qu'elles le protègent de lui. En faisant cela, d'une part elles privent l'enfant d'une relation essentielle pour son équilibre, même si le père est loin de correspondre à ce qu'on serait en droit d'attendre de lui, et d'autre part elles ne pourront jamais lui communiquer la grâce de la paternité.

Non seulement la femme doit confier l'enfant à la paternité de l'homme, comme Marie le fait à l'égard de Joseph, mais aussi à la paternité de Dieu. Elle ne doit jamais oublier qu'il est avant tout enfant de Dieu, et elle doit sans cesse le lui consacrer, remettre entre ses mains de Père son passé, son présent et son

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

attitude. Cela a changé ma vie. D'une part, cela m'a purifiée dans ma volonté propre et mon désir de puissance, en me faisant désirer davantage la volonté de Dieu, et d'autre part, au lieu de provoquer des réactions de défense chez mon mari qui se protégeait en se fermant, je l'ai vu peu à peu s'ouvrir, et devenir beaucoup plus attentif à ce que je disais.

En fait, nous avons le choix entre le bien et le mal, le choix d'être douces et bonnes, ou d'être acariâtres. Nous le savons, mais nous avons une complaisance envers nous-mêmes avec nos tendances mauvaises. Nous voulons réformer tout le monde autour de nous, mais nous sommes laxistes quand il s'agit de lutter contre tel ou tel de nos propres défauts.

Chaque parole inconsidérée nous affaiblit, et rend le combat plus difficile. Mais chaque fois que nous gardons héroïquement le silence, nous nous fortifions, et luttons avec plus de facilité.

Certaines apprennent à se maîtriser à coup de volonté, par calcul, pour arriver à leurs fins, et sont devenues froides comme la glace, et dangereuses pour l'homme.

La femme vertueuse n'est pas mièvre, elle est remplie de force faite de douceur et d'amour. Elle est reine, parce qu'elle domine sur ses passions.

## **La tendresse**

À lui seul ce mot évoque toute la douceur et la délicatesse de l'amour qui se répand. La tendresse, c'est l'amour qui se dit au-delà des mots, à travers un geste, une caresse, un regard, une présence aimante. Elle fait fondre ce qui est dur, réchauffe ce qui est froid, fortifie ce qui est faible et guérit ce qui est blessé. Elle se nourrit de silence et de paix. Douce présence qui fait venir à nos lèvres les paroles de l'hymne à l'Esprit Saint :

« ... Dans le labeur, le repos ;  
dans la fièvre, la fraîcheur ;  
dans les pleurs, le réconfort.

guéris ce qui est blessé.

Assouplis ce qui est raide,  
réchauffe ce qui est froid... »

Les témoignages suivants en sont une illustration touchante :

L'aînée de nos trois enfants, âgée de neuf ans, souffrait depuis son enfance d'une espèce de pudeur de sentiments qui la bloquait par moments. Ainsi quand elle recevait un cadeau, elle se cachait de joie ! Cela entraînait des difficultés d'ordre relationnel : elle n'avait que peu d'amies, n'osait pas aller vers les autres, et revenait régulièrement de l'école en pleurant parce que personne n'avait voulu jouer avec elle à la récréation.

Cela nous faisait mal au cœur ; mais que pouvions-nous faire ? Il nous semblait que nous ne devions pas intervenir, ni attirer sur elle aucun mouvement de pitié en téléphonant aux professeurs de l'école ou aux mamans des camarades.

Nous en avons parlé plusieurs fois, Jacques et moi, et surtout, nous avons à ce moment-là – hasard des circonstances – commencé à nous écouter mieux, à prendre du temps chaque jour pour nous deux, et surtout à nous manifester de la tendresse, verbalement et non verbalement. Quand nous étions ainsi tout proches, assis sur un divan, ou dans les bras l'un de l'autre, les enfants venaient spontanément se serrer contre nous. C'est cette tendre proximité des cœurs et des corps qui leur avait un jour donné la vie et qui continuait de le faire.

Sans que nous l'ayons perçu très nettement, notre aînée y puisait progressivement assez de force pour sortir d'elle-même. Un an après, en juin, elle a obtenu le prix de sociabilité de sa classe ! Quelle joie pour nous ! Cette transformation s'est confirmée avec les années... et notre joie demeure.

– Nicole –

Ma famille ne pouvant s'occuper de moi, je me retrouvai au couvent. À partir de ce moment, je goûtais la joie qu'on s'occupe un peu de moi, rien que pour moi. Tellement assoiffée d'amour, une petite tape sur le dos, une caresse dans les cheveux me suffisaient ; mon cœur « repartait » un peu, comme si je sentais : « On me touche, donc j'existe !... » Petits gestes sans importance au regard humain, mais riches au cœur du pauvre, et précieux au cœur de Jésus, selon la parole : « *Dans la mesure où vous l'aurez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.* » (Mt 25, 40)

De ces premières années, ce qui m'a le plus touchée fut le geste d'une

religieuse qui s'acharna à me débarrasser de mes poux. Jamais je ne sentis chez elle le moindre dégoût ; au contraire, avec patience, gaieté et tendresse, ses gestes me firent comprendre plus tard cette parole : « *Parce que tu comptes beaucoup à mes yeux, tu as du prix et moi je t'aime. Aussi je donne des hommes à ta place et des peuples en rançon de ta vie. Ne crains pas, car je suis avec toi.* » (Is 43, 4-5)

À douze ans le Seigneur mit fin à ma solitude en m'envoyant une jeune religieuse qui répondit à ma quête de présence. « Fermée comme un tabernacle à double tour » avait dit un prêtre, je ne parlais presque pas à celle que je nommais dans mon cœur « ma petite mère », mais elle avait compris que sa présence me comblait, me rassurait, aussi me permettait-elle tous les jours après la classe de m'asseoir à ses pieds pendant qu'elle rédigeait ses préparations de cours. Musicienne, elle me fit découvrir la belle musique, puis elle m'ouvrit au monde des livres. Tout doucement, je m'ouvris comme une fleur au soleil.

– Michelle –

## **La chasteté**

La tendresse est la sœur de la chasteté dont nous devons retrouver la force et la beauté. Encore un mot qui fait bondir parce qu'on n'en connaît pas le sens profond et qu'on l'assimile à la frustration.

Dans le jardin d'Éden, Adam et Ève étaient nus et ils n'en avaient aucune honte. Nous avons vu qu'ils étaient revêtus de lumière et ainsi transparents l'un à l'autre. La chute leur ayant fait perdre cette lumière, ils ont eu honte de leur nudité et se sont cachés.

La chasteté rétablit la pureté dans les relations entre l'homme et la femme, non seulement dans le mariage, mais dans toutes les relations. Elle fait disparaître la honte et s'habille de pudeur ; elle rend à la sexualité le rôle que Dieu lui a attribué car celle-ci est un don de Dieu, c'est une chose bonne et belle, et c'est pour cela que le démon s'y attaque avec autant de force. Il singe Dieu, et imite en caricaturant.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*L'analyse ou la contemplation*

*C'est mon regard qui te purifie*

III – Le temps de la foi ou la soumission dans la confiance

*Fils de Dieu par la foi*

*Ayez foi en Dieu*

*Tout est possible à celui qui croit (Mc 9, 23)*

## ÉPOUSE

I – Un immense besoin d'aimer inassouvi

*De fille, devenir épouse*

*Car l'épouse est celle qui aime*

*La déception*

*Le jardin d'Éden et la chute*

*De la transparence à l'opacité*

*De la domination à la soumission*

II – Épouse dans l'ordre de la rédemption : l'amour et la soumission

*« Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. » (Jn 13, 34)*

*La soumission mutuelle des époux*

*Soumission et humilité*

*L'obéissance : un acte de foi, d'espérance et d'amour*

III – C'est la femme qui doit changer la première

IV – L'époux et l'épouse

*L'amour de l'homme*

*La vie consacrée*

*L'amour et la croix*

*La purification de l'amour*

## *La puissance de la Résurrection*

### MÈRE

I – Les femmes ne veulent plus enfanter

*Mère parce qu'épouse*

*Les femmes refusent de donner la vie*

*De la maîtrise de la fécondité au refus d'enfanter*

*Donner sa vie pour donner la vie : la maternité conçue  
comme un handicap*

*La maternité et le don du sang*

II – La douleur et l'enfantement

*Les conséquences du péché*

*L'oblation et la fécondité*

*Une offrande joyeuse*

III – Le oui de la femme

*Les enfants et la croix*

*La maternité universelle*

IV – Voici ta Mère

*À l'école de Marie*

*L'Annonciation*

*La Visitation*

*La Nativité*

*La Présentation*

*Le Recouvrement*

### LA GRÂCE DE LA FEMME

I – Les fruits de l'Esprit

*Le silence*

*Le cœur de la femme diffuseur de paix*

*La maîtrise de soi*

*La tendresse*

*La chasteté*

*La beauté*

II – La femme au cœur de la famille

*Au service de l'unité*

*La femme, lumière de sa maison*

LE SACERDOCE DU CŒUR

Table des matières

Jo Croissant

La **f**emme  
ou le sacerdoce du cœur

Éditions des Béatitudes